

Elles se souviennent *Elles étaient cinq*

Violaine Charest-Sigouin

Volume 22, numéro 4, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charest-Sigouin, V. (2004). Compte rendu de [Elles se souviennent / *Elles étaient cinq*]. *Ciné-Bulles*, 22(4), 16–17.

Elles se souviennent

PAR VIOLAINE CHAREST-SIGOUIN

Elles sont cinq amies d'enfance. Cinq adolescentes qui, à chaque été, passent leurs vacances au chalet des parents de l'une d'entre elles. Elles ont 17 ans et, fébriles d'une liberté nouvellement acquise, ont fermement l'intention de s'amuser, de transgresser tous les interdits. Elles chantonnent candidement « Voulez-vous coucher avec moi... » en buvant de la bière, fument des joints en songeant aux garçons qui viendront les rejoindre pour festoyer. C'est le hasard qui veut que Manon (Jacynthe Lagüe) et Sophie (Noémie Yelle) soient désignées pour aller en auto-stop acheter de quoi s'enivrer. On ne les a jamais prévenues qu'il ne faut pas monter en voiture avec des inconnus? Elles étaient cinq, mais ne sont plus que quatre... et leur jeunesse a été déchirée à grands coups de couteau.

Elles étaient cinq de Ghyslaine Côté (**Pin-Pon, le film**) a toutes les apparences d'un thriller.

Jusqu'à l'incipit du film qui rappelle la séquence d'ouverture de **Shinning** de Stanley Kubrick alors qu'une voiture s'enfonce dans la forêt menaçante. La forêt n'est-elle pas ce lieu de terreur par excellence où les psychopathes trucident leurs victimes? Celles-ci ne sont-elles pas, presque toujours, des jeunes filles qui se sont aventurées dans les sentiers de l'interdit? Il existe pour ainsi dire une règle générique et très manichéenne pour ce type de film qui veut que les victimes de ces tueurs sanguinaires soient des jeunes filles qui doivent être punies pour avoir péché. Si tel est le cas, des cinq adolescentes, c'est Claudie (Brigitte Lafleur) et non Sophie qui aurait dû être sacrifiée pour avoir impunément jouit d'une sexualité débridée. Quinze ans après le drame, c'est pourtant celle qui consomme les hommes comme elle dévore la vie qui s'en est le mieux sortie. Les trois autres semblent marquées à jamais par le meurtre de Sophie. Isa (Ingrid Falaise) collectionne les hommes de passage et son agressivité envers eux est puisée à même la haine qu'elle nourrit pour le tueur de sa meilleure amie. La vie amoureuse d'Anne (Julie Deslauriers) est un échec, et ce, principalement, par la peur malade qu'il arrive malheur à sa fille. Mais plus que toutes, Manon, témoin ultime du meurtre de Sophie, porte sur son corps et son âme les stigmates de ces atrocités.

Malgré ses allures de carriériste, Manon n'est jamais devenue femme puisque sa vie s'est arrêtée lors de ce funeste soir d'été. Il semble pourtant que la relation qu'elle entame timidement avec un collègue de travail pourrait lui être salvatrice. Mais, le passé resurgit brusquement lorsqu'elle croise un homme dont le tatouage est formé de quatre lettres : « free ». Elle reconnaît le signe distinctif de son agresseur, lui qui bénéficie d'une liberté conditionnelle alors qu'elle demeure toujours prisonnière du passé. C'est pour faire la paix avec elle-même que Manon convoque ses anciennes amies, jamais revues depuis, à un pèlerinage au



Jacynthe Lagüe et Sylvain Carrier dans **Elles étaient cinq**

Elles étaient cinq

chalet des parents de Sophie. S'en suivent d'étranges retrouvailles où la joie de se remémorer une partie de leur enfance se mêle à la peur de revivre ce qu'elles ont à jamais voulu oublier. À la tombée du jour, et quelques bouteilles de vin plus tard, elles se retrouvent dans le boisé où leur amie a été assassinée. Il en manque peu pour que le tueur ne surgisse afin d'achever son travail...

Cette scène, pourtant le climax du récit, démontre à quel point **Elles étaient cinq** n'a du thriller que les apparences. Ici, le seul tortionnaire à se cacher derrière les arbres, tout près de la rive, n'est autre que la cruelle réminiscence de la mort violente de Sophie. Un souvenir indicible qui, peut-être par pudeur de tomber dans le voyeurisme, est davantage suggéré que montré. On s'attarde plutôt à la culpabilité de Manon. Cette culpabilité d'avoir désiré l'homme au tatouage; d'avoir souhaité qu'il les embarque dans sa Jeep; d'avoir accepté avec connivence la cigarette qu'il lui offrait alors qu'il venait d'interdire à Sophie de fumer. Cet homme est d'abord un objet de désir pour ces adolescentes parce qu'il représente la liberté, la concupiscence et la désobéissance, valeurs avec lesquelles elles flirtent dangereusement. Pourtant, il s'avère être davantage une figure paternelle, un père qui impose sa loi et qui punit sévèrement si on ne la respecte pas, un père qui a droit de vie ou de mort sur ses filles. Aussi, au-delà de cette culpabilité d'avoir désiré son agresseur, Manon devra avouer l'inavouable : le poids d'être responsable de la mort de Sophie, de l'avoir en quelque sorte provoquée en prenant la fuite, alors que le prédateur l'avait pourtant menacée de tuer sa meilleure amie si elle n'assistait pas au viol de celle-ci. C'est en plongeant dans ces eaux troubles et profondes que les quatre survivantes parviendront à se libérer de ce souvenir atroce qui les hante toujours. L'eau, symbole féminin par excellence, est d'ailleurs un motif récurrent de ce film écrit, réalisé et joué par des femmes. L'onde paisible du lac où les cinq amies venaient se baigner autrefois; l'eau glacée de la rive qu'Isa a dû franchir pour découvrir le corps mutilé de Sophie; les giclements savonneux sur le pare-brise de la voiture de Manon, reflétant sa panique à la vue de son agresseur; mais aussi l'eau purificatrice, cette matrice qui permet une renaissance. Par cette catharsis, elles parviendront à laver leurs plaies, en exprimant leur peine, leur colère, mais aussi leur impuissance.



Ingrid Falaise, Julie Deslauriers, Noémie Yelle, Jacynthe Lagüe et Brigitte Lafleur dans **Elles étaient cinq**

Ce qui fait la plus grande force de ce film, c'est sans nul doute l'efficacité d'un scénario qui, pastichant le thriller afin de doser le pathos, évite les écueils d'un récit dont le thème principal est le viol. Il s'agit davantage d'un drame psychologique sur la perte de l'innocence, le deuil et le pardon. En ce sens, il s'apparente à **Mystic River** puisqu'il emprunte les règles du film de genre pour aborder le sujet délicat des crimes sexuels perpétrés sur des mineurs. Pourtant, si dans le film de Clint Eastwood, le passé virulent ne peut que gangrener le futur, **Elles étaient cinq** se présente comme une ode à l'espoir. Aussi, la question épineuse du pardon semble inévitable. Jusqu'à quel point une victime, un parent ou un proche peut pardonner à un meurtrier qui a détruit leur vie? Pourquoi celui-ci pourrait-il avoir une seconde chance alors que ses victimes n'y auront jamais droit? Comment peut-on vivre en sachant que notre agresseur est en liberté, et qu'à tout instant on pourrait le croiser, ou pire encore, qu'il pourrait nous reconnaître? Le film n'offre aucune réponse définitive à ces questions. Manon ne parviendra sans doute jamais à pardonner à son agresseur. Elle n'oubliera pas ce qui est arrivé, mais elle fera le choix de vivre. Enfin. ■

Elles étaient cinq

35 mm / coul. / 82 min / 2004 / fict. / Québec

Réal. : Ghyslaine Côté
Scén. : Chantal Cadieux
Image : Alexi Durand-Brault
Son : Dominique Chartrand, Hans Peter Strobl et Gregory Bolduc
Mus. : Normand Corbeil
Mont. : Richard Comeau
Prod. : Maxime Rémillard - Remstar Productions et Richard Lalonde - Forum Films
Dist. : Vivafilm
Int. : Jacynthe Lagüe, Julie Deslauriers, Ingrid Falaise, Brigitte Lafleur, Noémie Yelle, Peter Miller, Sylvain Carrier